



Muiron l'un des aides de camp de Napoléon qu'il affectionna le plus et qui devait mourir quelques semaines plus tard en sauvant la vie à son général eut la veille de ce combat une vision qui frappa l'imagination de l'état-major, quelque braves que fussent les vaillants qui le composaient.

Une singularité du caractère de Muiron, c'est que seul, la nuit dans l'obscurité, il était aussi craintif et aussi superstitieux qu'il était téméraire et insouciant, le jour sur un champ de bataille. La veille du combat de Dégé, le 13 avril 1796 (cette date est à remarquer), après avoir fait dans la matinée plus de vingt lieues à cheval pour porter les ordres du général en chef, accablé de fatigue, Muiron se coucha sans se déshabiller pour être plus vite sur pied au moindre signal. Depuis quelques jours il s'était beaucoup occupé de projets d'établissement pour l'avenir. Il voulait à la fin de la campagne, demander un congé à son général pour pouvoir acheter une petite propriété à Antibes, où il avait épousé une jeune veuve fort riche qu'il aimait passionnément et qui allait le rendre père. A peine endormi, Muiron rêva qu'il était sur un champ de bataille couvert de morts. Devant lui était un gigantesque chevalier, armé de pied en cap, contre lequel il se battait. Ce paladin, au lieu d'épée,



Le général Angereau forçant les défilés de Millesino.

avait une faux dont il le frappait à outrance. Déjà l'un de ses coups l'avait atteint profondément à la tempe gauche, lorsqu'ils se prirent corps à corps. Dans la lutte, l'armure du chevalier étant tombée pièce à pièce, Muiron ne vit plus qu'un hideux squelette qui toujours armé de sa faux se dressa devant lui en disant d'une voix sépulcrale :

— Je n'ai pu t'avoir aujourd'hui, mais je te prendrai tes amis les plus chers ; et quant à toi, tu me reverras dans huit mois !...

Muiron se réveilla le front couvert d'une sueur froide. Le jour commençait à poindre ; tout était calmé dans le camp. Il voulut se rendormir ; mais

ce sinistre avertissement qui semblait menacer ses meilleurs camarades, Junot et Marmont, redoubla son agitation. Bientôt le mouvement qui précède un combat se fit remarquer autour de lui. Il rejoignit ses collègues, à qui il fit part de ce rêve et de ses craintes ; ceux-ci se moquèrent de lui, Junot plus que les autres.

Le combat eut lieu, et Junot reçut sur la tête deux blessures, dont l'une produisit la belle cicatrice qu'il avait le long de la tempe gauche. Quant à Marmont, il avait disparu au plus fort de la mêlée.

*à continuer.*